Pierric Bailly

Michael Jackson

PIERRIC BAILLY

P.O.L

Extrait de la publication

Michael Jackson

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

POLICHINELLE, 2008

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Pierric Bailly

Michael Jackson

Roman

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,
du soutien du Centre national du livre.

© P.O.L éditeur, 2011
ISBN : 978-2-84682-303-6

www.pol-editeur.com

Extrait de la publication

Pour Amandine
Pour Louisa

Extrait de la publication

Prologue

Avant de reprendre la route, mon père me propose de l'accompagner dire bonjour à la mer. Je monte avec lui dans la camionnette de location et nous optons pour le petit port de Palavas-les-Flots. Au bout du canal, face au large, il hume l'air comme s'il jouait sa vie sur cette inspiration, puis il rejoint la plage, retire ses chaussures et se met à courir en gesticulant tel un animal blessé. Je me tiens à l'écart pour téléphoner à ma sœur Maria, elle m'apprend que j'ai oublié ma casquette sur le fauteuil du salon, et que les trompettes sont sèches. La semaine dernière, à l'occasion d'une promenade en forêt, ma sœur et moi avons ramassé quelques trompettes-de-la-mort.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Première partie

Luc
18 ans

Extrait de la publication

Extrait de la publication

29 septembre

Un comptoir en L, je m'installe le long du pied de la lettre, dont la jambe est garnie d'hommes au teint rubicond. Une femme obèse avec deux chiots sort des toilettes, me pique mon tabouret et me paye un demi de Foster's. Elle me trouve un peu jeune pour venir ici tout seul, je lui dis que c'est la première fois, que je suis nouveau à Montpellier. Quand elle lâche la poignée d'une laisse, je m'accroupis pour la lui ramasser et ses babines transpirent l'envie de me déguster quoi, je vous le demande. Les hommes compatissent, lancent au patron : « Yoyo, redonne un verre au garçon. » Une heure plus tard, la grosse dame a enfin compris qu'elle n'est pas mon genre – *vous n'êtes pas mon genre de femme*. Elle semble irritée, s'attaque à ma tignasse de cheveux crépus. Elle me dit que j'ai l'air d'un vieux brocoli. Trois nouveaux demis gratis. Puis elle m'interroge sur mon avenir, ce que je compte faire de ma vie. Les hommes se taisent, ils attendent avec elle. Je voudrais répliquer

Extrait de la publication

une blague en forme de remerciement pour les bières, et ils se taperaient tous sur les cuisses, sauf elle, qui aurait envie de partir en courant. « J'aspire à devenir producteur exécutif de cinéma. » Ma réponse ne déclenche l'hilarité que de la grosse dame. Elle n'arrête plus de se gondoler. « Tu crois que tu vas te faire embaucher dans le cinéma avec cette dégaine ? » Les hommes retournent à leurs histoires. Maintenant, elle s'en prend à la coupe de mes vêtements, et c'est moi qui ai envie de m'enfuir. Deux jours seulement après avoir quitté le cocon familial, me voici au bistrot à me faire insulter par une vieille truie perdue et à solliciter l'estime d'une bande d'ivrognes, si mes parents savaient ça. « Bon, on ne va pas dormir ici », me secoue un dénommé Pascal. J'ai bu dix ou vingt verres et ne débourse que quatre euros.

Dehors, je m'assieds aux pieds du cow-boy en papier sur la vitrine – je crois qu'il s'agit de John Wayne. « La Muriel, fallait l'envoyer se faire… *heuk'*, me dit Pascal. Une femme comme elle ne mérite… » Il étouffe son hoquet dans sa main et je ne cherche pas à remplir les pointillés. Face à mon absence de réaction, il s'éloigne sans un mot de plus.

La profondeur de champ s'amenuise au fur et à mesure de ma progression sur le trottoir. Je me guide aux lueurs phosphorescentes envoyées par les feux de signalisation et les vitrines de quelques magasins pour rallier le cours Gambetta, j'habite au numéro 16.

OCTOBRE

Je frissonne sous la douche, pose un pied sur le tapis à l'extérieur du bac et repousse la fenêtre, elle revient avec le vent. Je sors pour atteindre le verrou, c'est une petite fenêtre d'un seul battant. Pas de séparation entre la salle d'eau et le hall d'entrée, ils forment comme un vestibule impudique pour accéder à la seule porte intérieure de l'appartement, qui ouvre sur la pièce à vivre. Toujours à me prélasser sous le jet d'eau chaude, je suis du regard cette lézarde qui court le long du mur donnant sur la montée d'escalier. Les cloisons sont tellement fines qu'en fermant les robinets, s'il devait passer du monde, je pourrais entendre jusqu'aux froissements des sacs de courses. Mais la propriétaire m'a assuré que les deux étages supérieurs au mien ne seront pas occupés cette année.

Le studio est au premier, il n'y a qu'une porte par étage, l'immeuble en comporte trois. Au rez-de-chaussée vit un vieil homme seul.

Extrait de la publication

L'université Paul-Valéry de Montpellier accueille les étudiants extérieurs à l'académie sans sélection sur dossier, je me suis inscrit au début du mois de juillet, en arts du spectacle. C'est d'abord pour mes parents que j'ai prétendu vouloir devenir producteur exécutif de cinéma. Si j'avais annoncé metteur en scène, ma mère aurait estimé que pour ça il n'est pas nécessaire de partir si loin, et j'aurais fait comme tout le monde dans le Jura, mes études à Besançon.

Pour un enfant de péquenaud de troisième génération, la grande ville est un ravissement de chaque instant. Et puis Montpellier, c'est le Sud, presque la mer Méditerranée. Une esthétique qui ne donne pas envie de souffrir, ni même de travailler.

Le centre est piéton, seuls la police et les éboueurs sont autorisés à s'y déplacer à moteur. Au bout de la rue de la Loge, devant un magasin de lingerie, trois hommes à queue-de-cheval s'essoufflent dans des tubes de bambou amplifiés. Un couple confie une poignée de centimes d'euro à leur fillette, qui s'en va d'un pas craintif les jeter dans un sombrero avant de rejoindre ses parents, et ils poursuivent leur promenade. Je les piste à distance pour faire mon entrée sur l'Agora ensoleillée, que je traverse sans appréhension ni lunettes noires, surfant sur le sol brun les deux pieds nus dans la coquille Saint-Jacques de *La Naissance de Vénus* de

Extrait de la publication

Botticelli. Montpellier, place de la Comédie, je suis à l'aise comme si je n'étais plus le même timide et renfrogné toujours planqué sous sa casquette et engoncé dans son sweat-shirt à capuche.

Porté par la foule, je finis par me heurter à l'immense façade de verre du complexe commercial Polygone, dont l'unique sentinelle, un homme propre sur lui au visage fardé, ne bouge pas d'un cil. À mon tour, je fais preuve de charité, me délestant de ma petite monnaie dans sa tirelire, et le mime s'anime, dodeline de la tête, agite sa queue-de-pie. Je visite le bâtiment, scarabée à étages où la population locale achète de quoi se vêtir et décorer son habitat, avec en plus une Fnac, au fond de laquelle un espace bandes dessinées encombré de chevelus plus ou moins jeunes venus s'échouer contre les étagères pour s'immerger dans les aventures de quelques preux chevaliers teutoniques. Je flâne dans les allées, saisissant un livre de poche à l'occasion, fouillant dans un bac de disques en promotion, et je sors du magasin les mains vides. Je voulais regarder pour un pantalon mais je verrai ça plus tard, je préfère rentrer chez moi.

La pièce à vivre est basse de plafond. Je fume une cigarette à la fenêtre. Noyé dans une verdure épaisse de tilleuls, j'aperçois un de ces scooters des villes stationné sur le trottoir d'en face : vitre dans la figure, largeur de hanches impressionnante, je pense aux copains de ma sœur, ils auraient de quoi rigo-

ler. Me retournant, je tombe sur mon reflet dans le miroir accroché à la porte. Mon apparence vestimentaire ne traduit rien de ma sensibilité musicale. Il faut à tout prix que j'accorde mon image à ma personnalité. Sans la casquette, l'inconnu m'assure que j'ai une touche à écouter du Chopin. Après tout, c'était un homme élégant. Je me sers un verre de jus d'ananas. Ce soir, je reste à l'appartement.

Le radio-réveil indique deux heures du matin et je ne suis pas fatigué. Je n'ai pas le sommeil de mes parents à respecter, je peux réfléchir à voix haute, faire des pompes et m'ouvrir une boîte de maïs. Mes parents, eux, sont couchés depuis longtemps. Le Jura entier doit dormir à l'heure qu'il est. Parce qu'ils travaillent tous. Pour financer les études de leurs enfants.

Je me lève à midi. Face au grand miroir, je tâte mes pectoraux sous le tee-shirt froissé, il n'y a pas de quoi affoler ces dames. N'empêche qu'il en défile un sacré paquet dans le quartier. Les claquements des talons me parviennent de la rue, alors je me précipite au carreau, imaginant une jupe en satin virevoltante. Bien souvent j'arrive trop tard, et il faudrait que je me penche à la fenêtre, j'aurais l'air de quoi. Je m'en tiens à mes projections. Je ne suis pas le seul dans mon cas. Les garçons de mon âge veulent tous devenir metteur en scène de cinéma. À huit ans c'est sapeur-pompier ; à dix-huit ans, réalisateur.

Je pénètre dans le bâtiment D en prenant soin de sembler ailleurs, comme s'ils n'étaient pas là, tous, je les ignore. L'amphithéâtre est flambant neuf. « Il a été rénové cet été », nous apprend Mme Sanchez, notre professeur de théorie et histoire des arts du spectacle. « Il paraît qu'elle est bien », me glisse dans un souffle mentholé ma voisine de droite, une jolie brune à qui j'essaie de sourire, mais elle ne me regarde déjà plus. Mme Sanchez nous dévoile le programme du premier semestre. Ma voisine remplit des feuilles de notes. Les garçons assis devant nous se chamaillent bruyamment, elle laisse échapper un soupir d'exaspération. Je bredouille à part moi un petit commentaire dédaigneux pour aller dans son sens, et cette fois elle soutient mon regard. Je lui offre mes cinq doigts, je ne sais pas ce qui m'arrive. Pour un peu, je me sentirais capable de lui faire la bise. « Moi c'est Luc », dis-je à ma voisine. Et si à l'université je n'avais plus peur du contact ?

Mme Sanchez porte un bout de ficelle autour du cou avec un pendentif en corne incrusté de nacre. Elle nous montre un extrait d'un film américain en version originale non sous-titrée, et je suis nul en langues étrangères. Ma jolie voisine éclate de rire toutes les dix secondes, je tente de l'accompagner dans ses enthousiasmes, parfois en reniflant simplement. Quand nous sortons de la salle, elle me demande si je prends le tram, et je prends le tram

Extrait de la publication

alors elle me dit : « Moi aussi je prends le tram, on prend le tram ensemble ? »

Nous descendons à l'arrêt Comédie, puis elle m'invite chez elle. Pendant qu'elle prépare un goûter, je m'installe dans le salon. Et je crois remarquer un magnétoscope sous la télévision. « Tu me parles ? » me lance-t-elle depuis la cuisine. Je m'approche de la télévision. « C'est vraiment un magnétoscope ? dis-je un peu plus fort.

– Ah, c'est parce que… elle me rejoint avec un plateau dans les mains. Je suis passée à la télévision quand j'étais plus jeune, c'est pour montrer l'enregistrement. » Elle s'agenouille devant l'appareil, saisit un boîtier noir posé en évidence sur le meuble. C'est peut-être la dernière fois de ma vie que j'entends le bruit d'une cassette VHS avalée par un magnétoscope. Elle presse *avance rapide* sur une télécommande jusqu'au générique d'une émission défunte que j'identifie rapidement, elle était programmée sur la Cinquième : « 100 % questions ».

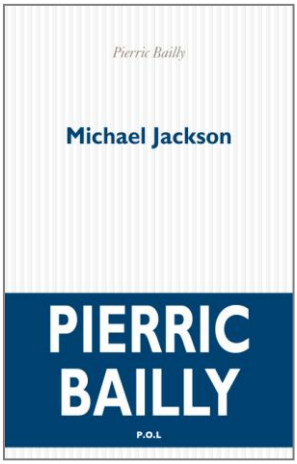
Bonjour, donc je m'appelle Élodie et je suis au collège Saint-François-Régis de Montpellier dans l'Hérault. Je suis fan de la série Ally McBeal *et je pratique le tennis en club depuis l'âge de sept ans. J'en profite pour adresser un petit coucou à toute la classe de sixième 4, surtout à Élise et Patou.*

Au cours de la soirée, mon téléphone sonne à plusieurs reprises, c'est ma sœur et je ne réponds pas. Comme j'ai l'impression qu'Élodie me soup-

N° d'éditeur : 2200
N° d'édition : 165177
N° d'imprimeur : 10xxxx
Dépôt légal : janvier 2011

Imprimé en France

Extrait de la publication



Pierric Bailly
Michael Jackson

Cette édition électronique du livre
Michael Jackson de PIERRIC BAILLY
a été réalisée le 14 janvier 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2010
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782846823036)
Code Sodis : N49107 - ISBN : 9782818013786
Numéro d'édition : 165177

Extrait de la publication